



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Osztályozás

Tárgy 308

Hely

Idő "1922"

Személy

Helyszám

Szerző:

Cím: *L'étrange vie d'aujourd'hui
à Budapest*

Forrás:

Excelsior

Paris

(Hely)

1922. 2. 20.

(Idő)

(Köt. v. füz.)

(Oldal)

Székesfővárosi háziyomda 1923

L'ÉTRANGÈ VIE D'AUJOURD'HUI A BUDAPEST

Dans les hôtels, les cafés, les bars
chez les particuliers, on danse
chaque nuit, jusqu'à l'aube.

*Cependant la misère règne en
maîtresse. Les classes intellec-
tuelles, plus que les autres, en
sont les victimes.*

LE ROMAN D'UN PROFESSEUR DEVENU COCHER DE FIACRE

BUDAPEST, 18 février (De notre correspon-
dant particulier). — Jamais encore on n'a
dansé, à Budapest, aussi passionnément
qu'on y danse aujourd'hui. Il s'agit bien
d'une fureur, d'une rage de danse. Messieurs
en habit noir, jeunes filles ennuagées de
blanc passent la nuit dans les hôtels, les cafés,
les bars et dansent jusqu'à l'aube.

Le président de la police est intervenu, car
nul ne se souciait plus des heures de ferme-
ture; les femmes, accoutumées à plus de re-
tenue; les mères de famille elles-mêmes, jeu-
nes ou non, dansent depuis midi jusqu'au midi
du jour suivant. La ville entière est en proie
à l'étrange épidémie; des hommes même, qui
passaient pour sérieux, errent au hasard des
rues et sous le sourire de la lune dansent le
shimmy, chantent le shimmy... On n'apprend
plus le shimmy, on le prend, comme la grippe.

Il n'a point, ici, la grâce glissante qui lui est
attribuée. Un magnat, de retour d'Amérique,
conta comment, à New-York, on éloigne les
maîtres d'hôtel quand les clients veulent dan-
ser le shimmy...

La misère, maîtresse

La misère n'en est pas moins l'hôte indé-
sirable dont des milliers de familles reçoivent
la triste visite. Des intellectuels sont ba-
lailleurs de rues, ils travaillent de nuit afin de
n'être pas reconnus. Dans les hospices d'en-
fants, on met cinq bébés dans un même petit
lit; une salle destinée à 50 hospitalisés en-
voit 400. Pendant l'année 1921, 42,000 en-
fants de Budapest ont manqué l'école; 4,000
d'entre eux ont comparu devant les tri-
bunaux. Sur trois malades, un seul est en
mesure d'acheter des médicaments. Les mis-
sions étrangères, incapables de fournir une
aide durable, se retirent les unes après les
autres.

La société et l'Eglise demeurent indiffé-
rentes. L'Etat admet son impuissance. Car,
si la liste civile du gouverneur de Hongrie
ne comporte que trois millions de couronnes,
il en coûte huit millions de couronnes au
pays pour l'entretien d'un seul lieutenant an-
glais employé par la commission des réparations.

Lamentables statistiques

Sur les 45,000 ouvriers organisés que
compte Budapest, il y a 6,000 chômeurs. Sur
100 ouvriers cherchant du travail, 23 trou-
vent une besogne. Sur 100 ouvriers spécia-
lisés, 4 seulement sont employés dans leur
branche particulière. Sur 100 militaires,
2 à peine peuvent rester dans l'armée. Nom-
bre d'officiers supérieurs, dont un seul mot
faisait, jadis, se mouvoir des forêts de baïon-
nettes, sont aujourd'hui simples combattants
dans la république du travail; 4 généraux,
3 feld-maréchaux, 1 colonel, 2 lieutenants
d'état-major, 3 colonels, 14 commandants et
nombre de capitaines sont employés dans des

banques.

Des hommes habitués à une dure disci-
pline se font aux règlements étroits d'une
vie de fonctionnaire. Que peut faire un gé-
néral de quatre-vingt-cinq ans, à qui le tra-
vail est impossible, dont la vie ne saurait
guère se prolonger?

Le professeur devenu cocher

Dernièrement, le célèbre écrivain Stephan
Szomahazy hèle une voiture qui passe. Le
cocher arrête. Il se penche, ouvre la portière,
et, à la grande surprise de l'écrivain, dit aux
personnes qu'il véhicule :

— Mes enfants, il faut descendre.

Deux figures de madone apparaissent, des
mains charmantes ramènent frileusement les
plis d'un manteau, deux jeunes femmes des-
cendent de la voiture et s'éloignent sous la
pluie, non sans que l'une, se retournant vers
le cocher, lui dise :

— Au revoir, papa; à bientôt.

Un silence suivit. Le cocher, embarrassé,
quelque peu rougissant, s'explique.

— L'une de ces clientes, dit-il, est ma
fille, l'autre est l'amie de ma fille. Lorsqu'il
pleut et que je n'ai pas de client, je les con-
duis de la maison à l'université, où elles sui-
vent les cours d'anatomie du professeur X...

Un nouveau silence suivit.

— A vrai dire, je n'ai pas toujours ma-
nœuvré les rênes et le fouet; il y a deux ans,
j'étais encore professeur de philologie clas-
sique. Mais, avec quatre fils et trois filles...
c'était la famine. Aussi me suis-je décidé à
changer de carrière. J'ai plusieurs amis qui
en ont fait autant. Aujourd'hui, mon métier
d'automédon fait vivre ma famille.

Ainsi a-t-il pu garder son appartement,
permettre à ses filles, qui étudient la médecine,
à ses fils, qui s'adonnent à d'autres sciences,
de continuer leurs études. Ses filles vont dans
le monde, voient la meilleure société, ont un
jour de réception. Parmi les familiers de la
maison, nul ne connaît le nouveau métier du
père, on ignore complètement qu'il n'ensei-

gne plus la philologie. A 8 heures, il en-
dosse ses habits et redevient lui-même.

A ce moment du récit apparut un vieux
monsieur tout cassé, portant sous le bras un
paquet de cahiers. L'écrivain sut voir com-
bien la vie de ce passant devait être lamen-
table, combien elle le vieillissait. La pomme
d'Adam saillait dans son cou maigre, un vieux
fume-cigarette apparaissait entre ses dents,
pour entretenir le bienfait de l'illusion, car
la cigarette était absente. Le cocher de fiacre
le suivit d'un œil compatissant.

— Vous voyez, murmura-t-il, le pauvre est
encore professeur...

Léon SINGER.